

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Raphaël BERRA

Un grand film : La Strada

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1961, tome 59, p. 277-284

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

## UN GRAND FILM

# *La Strada*

« Au terme de nos recherches, il y a Dieu. »

FELLINI

### NOTES SUR L'AUTEUR ET SUR SON ŒUVRE

Federico Fellini naît le 20 janvier 1920 à Rimini, station balnéaire des bords de l'Adriatique. Son enfance s'écoule entre le collège des Pères, à Fano, et les vacances à la campagne, à Gambettola, où passent fréquemment les gitans et les forains. Toute l'œuvre de Fellini sera marquée par le souvenir des gens du voyage, clowns, équilibristes et jongleurs ; par le rythme d'une ville, aussi, où les étés ruisselant du luxe des baigneurs en vacances alternaient avec les hivers mornes et gris, balayés par le vent glacial.

Déjà au temps de ses études, Fellini avait manifesté un goût très vif pour la caricature, et ses dessins humoristiques faisaient la joie de ses camarades. Ce talent l'introduit chez un éditeur de Florence, puis à Rome, où il se rend en 1939. La guerre survient. Sans ressources, Fellini vit d'expédients avant d'ouvrir cinq boutiques de caricatures pour soldats américains. C'est cette période de sa vie qui fera dire à Geneviève Agel (dans une étude remarquable intitulée « Les chemins de Fellini ») : « C'est peut-être à force de caricaturer le visage des hommes qu'il est devenu ce troublant arracheur de masques ».

En 1943, Fellini épouse Giulietta Masina. Puis il rencontre Roberto Rossellini qui lui fait tenir le rôle du vagabond dans son film LE MIRACLE. (Détail amusant : ayant dû se faire teindre les cheveux en blond, Fellini croise un passant qui lui crie : « Eh ! Rita Hayworth ! »)

Il collabore ensuite à la réalisation de ROME, VILLE OUVERTE et de PAISA, avant de suivre Lattuada et Germi comme assistant.

Son premier film sort en 1952 : LO SCEICCO BIANCO (paru en français sous le titre de COURRIER DU CŒUR) qui reçoit un Lion d'Argent à Venise. En 1953 paraissent AMOUR DANS LA VILLE et LES VITELLONI ; puis LA STRADA (1954), IL BIDONE (1955), LES NUITS DE CABIRIA (1956) et enfin, en 1960, LA DOLCE VITA, titre mal traduit en français par LA DOUCEUR DE VIVRE.

Le film LA STRADA fut tourné dans les environs de ROME et dans les montagnes du Nord de l'Italie. Sorti en 1954, il obtient aussitôt le Lion d'Argent à la Biennale de Venise, avec une mention de l'Office Catholique International du Cinéma (O. C. I. C), comme « susceptible de faire découvrir le sens chrétien de la destinée humaine ».

## SCENARIO

Une plage. Une jeune fille ramasse du bois mort. Cheveux en broussailles, des yeux qui lui mangent le visage, des haillons jusque sur les sabots : c'est Gelsomina. Le saltimbanque Zampano, une grosse brute qui exhibe ses muscles de place en place, l'achète à sa mère et lui enseigne le métier à coups de baguette dans les jambes. Gelsomina souffre pourtant plus de son indifférence et de son inconduite que de ses coups.

Au cours d'une fugue, elle rencontre Le Fou, un équilibriste dont les tours la séduisent. Zampano la rejoint et la reprend malgré elle ; il offre ses services au directeur d'un cirque, lequel engage aussi Le Fou. Celui-ci ne perd pas une occasion de taquiner le gros colosse qu'exaspère la bonne entente Gelsomina-Le Fou. Des conflits naissent bientôt. Un jour, complètement hors de lui, Zampano poursuit Le Fou et veut le frapper de son couteau. Intervention de la police, qui met Zampano en prison. Le patron du cirque congédie les deux bagarreurs et veut garder Gelsomina. C'est ici que se place l'admirable dialogue (dont nous reparlerons plus loin) entre Gelsomina et Le Fou, qui conseille à celle-ci de rester avec Zampano afin de veiller sur lui.

Au sortir de la prison, la vie commune reprend au hasard des routes. Scènes du couvent de religieuses où ils reçoivent l'hospitalité. Puis ils rencontrent Le Fou qui est en panne au bord de la route avec sa vieille guimbarde ; pris soudain d'une rage aveugle, Zampano le tue et jette son cadavre dans un torrent.

Les représentations continuent, mais Gelsomina est désormais incapable d'y participer : elle est comme frappée de folie et gémit continuellement : « Le Fou a mal ! Le Fou a mal ! » Une nuit, Zampano l'abandonne, car il ne peut plus supporter cette souffrance qui l'accuse.

... Quatre ans ont passé. Zampano se promène dans un village. Le chant d'une lessiveuse lui rappelle soudain l'air de Gelsomina, dont il apprend la mort. Ecrasé de solitude et de tristesse, il donne son numéro sur la place, comme un automate, puis il va s'enivrer jusqu'à ce que le patron du café le jette à la porte. Il descend alors vers la mer. Seul, effondré sur la plage, il lève les yeux vers le ciel et se met à pleurer.

## COMMENTAIRES

On distingue très nettement trois parties, centrées sur Gelsomina : *avant* Le Fou, *avec* Le Fou, *après* Le Fou. La première raconte les humiliations de Gelsomina et son apprentissage de la souffrance, sa vaine recherche d'un peu d'amour auprès de Zampano qui se refuse obstinément au dialogue. La partie centrale concerne la découverte, la prise de conscience de sa vocation, à travers les rencontres du Fou et de la petite Sœur du couvent. La fin raconte l'apparente inutilité de son sacrifice et sa fécondité inattendue.

Fellini a su trouver pour ce film trois interprètes extraordinaires (car nous nous limitons au triangle « Zampano-Gelsomina-Le Fou »).

ZAMPANO (Anthony Quinn), c'est l'homme aux muscles d'acier, l'athlète briseur de chaînes qui sillonne les routes sur son invraisemblable motocyclette à remorque, la brute qui ne comprend rien à Gelsomina, qui la rabroue sans cesse et l'abandonne pour la première « fille »



Cliché obligeamment prêté par la « Feuille d'Avis de Lausanne »

**G. Masina**

**R. Basehart**

**A. Quinn**

venue ; c'est la petite cervelle étroite que les plaisanteries du Fou mettent hors de lui. Et pourtant c'est l'homme en qui sommeillent, prêts à se réveiller, la sensibilité et l'amour (comme en témoignent le geste de la pomme — qu'il essuie encore de la main avant de la donner —, le dîner où Gelsomina commande tout ce qu'elle veut, et le don de la trompette lorsqu'il l'abandonne au bord de la route). Zampano, c'est « l'homme qui apprend à pleurer » (André Bazin).

**GELSOMINA** (Giulietta Masina) est exactement le contraire : c'est le cœur à l'écoute du monde, l'être simple accordé à l'univers (comment oublier, par exemple, cette image merveilleuse où elle mime la silhouette d'un arbre pour exprimer sa joie ?), qui cueille des fleurs, bavarde avec un enfant malade, écoute le bourdonnement

d'un poteau électrique, plante des tomates avant de partir, peut-être pour toujours ; c'est la femme qui veut servir et que désespère son apparente inutilité, la femme qui est toute confiance, fragilité, puissance d'accueil, et qui prendra conscience de sa mission après sa rencontre avec Le Fou. (Il faut remarquer, du reste, que c'est à partir de ce moment qu'elle arrivera à tirer de sa trompette une véritable mélodie, comme si sa vie, tout à coup, avait enfin trouvé son sens.)

LE FOU (Richard Basehart), lui, est l'hurluberlu au rire en cascades, l'espiègle incorrigible qui prend plaisir à exciter Zampano (mais qui le fait avec si peu d'arrière-pensée méchante qu'il lui demandera naïvement, plus tard, de l'aider à réparer sa voiture) ; c'est à la fois, ou mieux successivement, le tentateur qui propose à Gelsomina de le suivre, et le révélateur qui lui fait comprendre le rôle qu'elle doit jouer près de Zampano. La scène est trop belle et trop importante (c'est certainement le nœud central du film) pour que nous résistions au plaisir d'en transcrire ici le dialogue. Elle se place, rappelons-le, aussitôt après l'arrestation de Zampano.

Gelsomina : « Rien ne change à rien. Je ne sers à personne. J'en ai marre de vivre ! »

Le Fou : « Même ce petit caillou, il sert à quelque chose.

— Et à quoi est-ce qu'il sert ?

— Mais il sert à... Est-ce que je sais ? Si je le savais, tu sais qui je serais ?

— Qui ?

— Le Bon Dieu ! Celui qui sait tout !... Je ne sais pas à quoi il sert, moi, ce caillou, mais il sert sûrement à quelque chose. S'il est inutile, tout le reste aussi est inutile, et même les étoiles ! »

Gelsomina a compris : « Si ce n'était pas moi qui restais avec lui, qui resterait, hein ? » Et quand Zampano s'étonne de la retrouver à sa sortie de prison : « Pourquoi m'as-tu attendu ? », Gelsomina répond : « Pourquoi pas ? » en regardant son petit caillou et en le serrant précieusement dans sa main.

Il serait intéressant de relire ici le dialogue admirable

du « Petit Prince » de Saint-Exupéry avec le renard, ou de faire les rapprochements qui s'imposent avec le film de Jean Cocteau intitulé « La Belle et la Bête ». De même le lecteur de romans pensera à certains personnages de Dostoïevsky : le prince Muichkine, de *l'Idiot*, Aliocha, des *Frères Karamazov*, Sonia, de *Crime et Châtiment*.

Quelques mots de la musique : l'auteur en est Nino Rota (né en 1911 à Milan), qui a déjà travaillé avec Fellini en 1952 pour *LO SCEICCO BIANCO*. Dans *LA STRADA*, la musique fait naître et maintient une atmosphère dramatique, certains personnages ayant leur thème particulier qui accompagne et souligne leurs apparitions. C'est le cas notamment de Gelsomina dont le petit air est d'abord joué par le Fou sur son violon. (On ne saurait montrer plus clairement que c'est bien à celui-ci que la jeune femme doit d'avoir pris conscience de sa mission.) On peut n'être pas d'accord avec certains critiques de cinéma qui voient, dans la reprise de ce thème musical à la fin du film, une façon d'augmenter « l'étrange ambiance de tristesse ». Il nous semble, au contraire, que le film se termine ainsi dans une extraordinaire atmosphère d'espérance et de joie, la présence invisible et agissante de Gelsomina nous étant rendue merveilleusement sensible.

## LES IDEES DE L'AUTEUR

«... Le cinéma est l'art où l'homme se reconnaît de la façon la plus immédiate : c'est un miroir dans lequel nous devrions avoir le courage de découvrir notre âme... Mes films sont des histoires d'hommes à l'usage d'autres hommes ; j'ai peint leur difficulté d'être sincères, leur fatigue à être lucides, l'équivoque de leurs rapports, prisonniers qu'ils sont des mythes, des conventions, de l'hypocrisie et de la peur... Un « message » pour les hommes, oui, bien que le mot semble un peu trop grand pour moi : l'espérance d'une compréhension moins tragique de leur condition... La solitude, le vide laissent la place à des présences occultes qui voudraient aider les personnages à regarder autour d'eux avec des yeux neufs... *Strada* signifie route, mais aussi rencontre. Je veux montrer l'utilité et

*la nécessité des rencontres. Mes œuvres sont une tentative de montrer que les origines de toutes nos angoisses, peurs et défaillances sont un manque d'amour... »*

## SIGNIFICATION DU FILM

Un critique cinématographique a joliment résumé le film dans la formule suivante : « *Histoire d'un triste voyage de noces avec déclaration d'amour posthume* ». L'absence presque totale d'amour (symbolisée encore par des paysages nus, désolés et froids) est en effet ce qui frappe à première vue, et le visage douloureux de Gelsomina a bien de quoi nous attendrir. Mais ce n'est pas par ce côté-là que le film est le plus valable. L'équipe de la revue *Positif*, bien connue pour son farouche athéisme, ne s'y est pas trompée puisqu'elle a reconnu que La Strada peut avoir de l'intérêt seulement pour les spectateurs qui y décèlent une trame spirituelle. Le thème essentiel du film est en effet l'existence chrétienne dans sa capacité de rédemption, l'éveil de la conscience chez un être pétri de muscles et de chair, sensible seulement à la faim, au sommeil et au désir charnel. La Strada, c'est le monde visité par la grâce et rendu à l'espérance par l'intervention d'une petite créature fragile, ahurie, exubérante, boudeuse, parfois révoltée, enfantine, capable de transfigurer ces carrefours sans joie où de minables saltimbanques répètent leurs tours éternels, « une petite créature de lumière qui savait seulement tirer quelques notes d'une trompette, sans deviner que cette mélodie ferait un jour jaillir les larmes d'un rocher et illuminerait d'espérance un abîme de détresse endurcie ». (*Radio-Cinéma*)

« Le thème de La Strada, écrit André Bazin, c'est la communion des saints ou, tout au moins, l'interdépendance du salut. » Nous sommes ici en plein christianisme, dans un monde où chacun a déjà coûté le sang du Christ et doit néanmoins participer à son salut et à celui des autres. Toute l'œuvre, de la première image à la dernière, illustre l'écartèlement, la tension, la quête, la nostalgie impliqués par ces réalités spirituelles.

Certains eussent préféré, bien sûr, un cheminement plus facile, une *route* qui ne fût pas marquée par tant de



faiblesses et de lâchetés ; une fin moins ambiguë aussi, car, n'est-ce pas, les larmes d'un ivrogne... Et les adversaires du film n'ont pas manqué de crier au scandale. Allons donc ! La Strada, un film scandaleux ? Peut-être, oui, comme sont scandaleux les romans de François Mauriac à celui qui ne sait pas voir, par-delà le torrent des images, par-delà les chutes et les reniements, le terrible combat de la grâce et du péché, la lente montée des âmes, pas à pas, vers la lumière.

Auteur des deux films discutés que sont La Strada et La Dolce Vita, Federico Fellini ne renierait certainement pas ces lignes tirées précisément, à deux mots près, du prologue de « Thérèse Desqueyroux » : « ... Saurai-je jamais rien dire des êtres ruisselants de vertu et qui ont le cœur sur la main ? Les « cœurs sur la main » n'ont pas d'histoire ; mais je connais celle des cœurs enfouis et tout mêlés à un corps de boue.

*J'aurais voulu que la douleur, Zampano, te livre à Dieu. Mais plusieurs, qui pourtant croient à la chute et au rachat de nos âmes tourmentées, eussent crié au sacrilège.*

*Du moins, sur cette plage où je t'abandonne, j'ai l'espérance que tu n'es pas seul. »*

Raphaël BERRA

P.S. — Très sensible à l'évolution curieuse de Fellini vers un pessimisme assez noir, je ne voudrais pas que la fin de mon article soit regardée comme une apologie sans réserves de La Dolce Vita. Il semble bien en effet que, contrairement à La Strada, ce film se termine par un refus de la grâce, les viveurs qui se retrouvent au petit matin sur la place paraissent s'être rendus complètement imperméables à ses appels. Souhaitons que Fellini oriente ses recherches dans une autre direction et que, la joie une fois trouvée, sa prochaine œuvre soit un éclatement serein.